

la proie désirée (*quærens quem devoret*). Deux heures durant nous restâmes là, grelottant de froid, attendant patiemment qu'il plut à leurs Éminences Musquées de mettre le nez au-dessus de l'eau. L'une d'elles se donna ce luxe, le coup de feu partit, et les chasseurs ivres de joie, crièrent victoire. Ce coup d'état fait, chacun tourna au poste qu'il avait laissé pour féliciter l'heureux tueur.

M'étant réassis sur ma souche, je me demandais ceci : Pour quoi suis-je ici ? Que me sert de tuer un rat-musqué que je ne mangerai pas, qui ne me sera d'aucune utilité ? *Quid ad interitum ?* Tuer est-il donc une si grande volupté ? Est-ce un besoin de l'organisation ; un penchant naturel à l'homme ; voir agoniser douloureusement un être animé, respirer le fumet du sang est-il donc si doux à l'homme ? Sacrebleu, m'écriai-je en saisissant ma carabine, l'homme, sans la raison aidée des lumières du christianisme, serait la bête la plus féroce de la création.

Et pourtant, je retourne à la chasse. *Vides meliora proloque, deteriora sequor.*

## COURRIER D'ONTARIO.

Toutes les époques ont eu leurs jeux de salon, et, sous ce rapport, je crois que nous sommes battus, complètement battus.

Au 18e siècle, on avait le jeu intitulé : *J'aime mon amant par A*. Et il fallait répondre, et les réponses ne manquaient point, et elles étaient souvent spirituelles, mais pas toujours. — *J'aime mon amant par A*, disait une duchesse, parce qu'il est affable ; je le nourris d'amandes, je l'envoie à Avignon, je lui fais présent d'un aérostat, et je lui donne un bouquet d'anémones.

— *J'aime mon amant par A*, disait une comtesse, parce qu'il est agaçant, je le nourris d'allouettes, je l'envoie à Antioche, je lui fais présent d'un anthropophage, et je lui donne un bouquet d'absinthe.

— *J'aime mon amant par A*, disait une autre, parce qu'il est audacieux, je le nourris d'abricots, je l'envoie à Antibes, je lui fais présent d'un arbalète, et je lui donne un bouquet d'aubépine.

Et l'on arrivait ainsi, gaiement, à mademoiselle de Saint-Graverand, personne admirablement belle, mais d'une simplicité incroyable et impossible... Et Mlle de Saint-Graverand de partir :

— *J'aime mon amant par un A*, parce qu'il est ardi.

Mlle de Saint-Graverand, délicieuse Marie, prenait une revanche éclatante dans la *clef du jardin du roi*, où elle était servie par une merveilleuse volubilité. C'est un exercice de mémoire qui tire son origine d'une chanson populaire. « Je vous rends la clef du jardin du roi, » voilà le commencement ; — et voici la fin, qui fera comprendre tout le mécanisme du jeu : « Je vous rends le seau qui a apporté l'eau qui a éteint le feu qui a brûlé le bâton qui a tué le chien qui a dévoré le chat qui a mangé le rat qui a rongé la corde qui tient à la clef du jardin du roi. »

C'est ainsi qu'on s'amusaient alors, sans parler politique, revants, cancons, etc.

Les chansons avaient des couplets comme celui-ci :

Celui-là n'est point ivre qui trois fois dira :  
Blanc, blond, bois, barbe grise, bois,  
Blond, bois, blanc, barbe grise, bois,  
Bois, blond, blanc, barbe grise.

On avait le jeu de *Berlurette*, de *Chiquette*, de *Berlingue*, du *Capucin*, de la *Pantoufle*, du *Chnif-chnof-chnorum*, et de *Vive l'Amour*, l'as a fait le tour.

Et le colin-maillard... oh ! il n'est point de notre invention, il existait alors dans toute sa vivacité, et avec tous ses éclats de rire. Écoutez plutôt les mémoires d'une vieille personne :

« Quelque temps avant la révolution, j'ai joué au colin-maillard à la silhouette avec le jeune M. de Châteaubriand, dont la destinée devait être si prodigieuse. Peut-être ignores-tu ce que c'est que cette sorte de colin-maillard ; alors imagines-toi un rideau transparent devant lequel chacun passe à son tour en faisant des grimaces et des contorsions risibles. Il faut que celui qui est placé derrière le rideau devine la personne qui passe. Les hommes mettent quelquefois des bonnets de femme et des mantelets pour n'être point reconnus. J'ai vu aussi des jeunes gens monter à califourchon l'un sur l'autre, cela formait les groupes les plus charmants du monde. Le dernier de tous, M. de Châteaubriand, se dessina lent et sévère sur le rideau. Il fut immédiatement reconnu. Ce jeune Breton n'avait pas du tout l'instinct du colin-maillard à la silhouette, mais pas du tout. »

Au jeu des comparaisons, M. de Talleyrand faisait merveille. Interpellés ainsi par Madame de Cheroz :

« A quoi me comparez-vous ? »

— Je vous compare à une pincette, lui répondit-il.

— Oh ! oh ! se récria l'auditoire.

— Sans doute ; la pincette attise le feu... comme madame ; voilà pour la ressemblance.

La pincette en attisant le feu, s'échauffe... tandis que Madame reste toujours froide ; voilà pour la différence.

Il ne faut pas oublier le *Pince sans rire*. Ce jeu, d'après Mouslet, consistait à se présenter à tour de rôle devant une personne élue et à se laisser pincer par elle, soit le menton, soit le nez, soit les joues, soit le front. Or, il arrivait parfois que le pinceur frottait deux de ses doigts à un bouchon brûlé, et qu'il traçait de grandes virgules noires sur la figure. C'est ce qu'arriva, une fois entre autres, à quelqu'un qui ne s'aperçut point du tour. « Je retourne à ma place, raconte-t-il ; toute la compagnie riait, et je risais comme toute la compagnie, mais sans savoir pourquoi. Les choses furent poussées si loin qu'on me laissa sortir dans cet état ; mon cocher me regarda avec stupeur, mais croyant à une gageure, il ne m'avertit de rien et me conduisit à la comédie Italienne, où j'avais l'habitude de finir mes soirées. Là seulement, les éclats de rire qui m'accueillirent à mon entrée me donnèrent quelque soupçon : je tirai de ma poche le petit miroir qui me servait à réparer le tort que les cahots de la voiture pouvaient apporter à ma perruque à la brigadière ; à peine y eus-je jeté les yeux que je reculai épouvanté. Je dois avouer que le

jeu du *Pince sans rire* n'est souvent pas du goût de tout le monde. »

Comme vous voyez, lecteurs, il n'est pas inutile parfois de porter son miroir dans ses poches.

Je m'étonne même beaucoup que mon ami X... n'y ait pas encore songé, lui qui ne sort jamais pour aller dans le monde sans avoir avec lui un couteau, une paire de ciseaux, un marteau, un poinçon et un virebrequin.

Les hommes politiques de toutes les nations ne seront jamais si éloquents à la tribune que la mère de famille dans sa maison.

Quel beau traité de politique je lis au coin du feu de cette paysanne qui allaite un enfant, qui en berce un autre, qui encourage son mari et qui sourit à son père. Il y a là le passé et l'avenir pour couronner l'heure présente.

Artémise, celle-là qui a inventé les mausolées, avait voulu mourir pour que ses cendres fussent réunies à celles de Mausole ; mais, tout bien considéré, elle aimait mieux vivre en buvant dans son vin les cendres de son mari, lui servant ainsi de sépulture.

Les savants n'ont jamais su si ce fut le mausolée de chair ou le mausolée de marbre qui compta parmi les sept merveilles du monde.

François I a écrit quatre lignes de prose et deux vers sur les femmes :

« Souvent femme varie,  
Bien fol est qui s'y fie. »

Les quatre lignes de prose sont plus poétiques :  
« Une cour sans femmes est une année sans printemps, un été sans roses, un automne sans raisins, et un hiver sans fêtes. »

L'amour, c'est une chanson qu'on chante à deux ; après avoir chanté la chanson, on ne chante plus que le refrain et quelquefois on le chante tout seul.

C. T.

## RUMEURS ELECTORALES.

Le bruit court que M. Chauveau doit passer du gouvernement local au cabinet fédéral. Il remplacerait M. Chapais, qui serait nommé collecteur des douanes à Québec. M. Chauveau serait nommé sénateur à vie. On ne sait pas s'il se présenterait alors pour la chambre locale.

L'hon. M. Dorion ou M. F. X. Archambault fera la lutte contre M. Beaubien à Hochelaga.

On parle du Dr. Mignault, de St. David, et de M. Gill, avocat, de Sorel, pour le comté d'Yamaska. M. Sénécal, le membre actuel pour ce comté, soutiendrait M. Gill, qui est son gendre.

On dit que M. Leclaire, maire de St. Etienne, le Capt. de Lorimier, de St. Louis de Gonzague, et J. B. C. St. Amour, de Ste. Cécile, se proposent de faire opposition à M. Céléstin Bergevin aux prochaines élections. Si M. Duranceau, maire de la ville, consentait à se laisser porter candidat, il serait immédiatement élu.

M. Moise Branchaud, avocat, doit faire opposition à M. Cayley dans le cas où ce dernier serait seul sur les rangs.

On prête à l'hon. M. Laframboise l'intention de poser sa candidature pour la Chambre locale, dans le comté de Shefford.

M. Langelier a commencé la lutte dans Bagot contre M. Gendron.

Dimanche dernier, 9 avril, il a parlé à St. Liboire, à St. Pie et à St. Dominique.

Dans Shefford, M. Laframboise se présentera contre M. Besette.

## LA FAMILLE IMPÉRIALE.

Des correspondants lèvent de temps à autre le voile qui cache en ce moment cette illustre famille dans sa solitude de Chiselhurst, en Angleterre. Voici quelques détails intéressants :

L'impératrice sort fort peu de son appartement où elle cache ses larmes. Un bien petit nombre de ceux qui l'admiraient il y a moins d'une année la reconnaissent à peine aujourd'hui, tant ces quelques mois d'exil et d'émotions poignantes l'ont changée.

Elle a perdu une partie de son embonpoint, ses joues se sont allongées, ses yeux se sont creusés. Une expression de résignation douloureuse, semblable à celle qu'on rencontre sur certains visages de sœurs de charité, s'est répandue sur ses traits. Sa voix elle-même s'est faite plus grave.

Elle ne sort guère du parc que pour aller à l'église catholique de Chiselhurst, éloignée de près de deux milles. Pendant l'hiver, elle a toujours fait cette route à pied, souvent par la pluie et la neige, car il n'y a pas une seule voiture dans les remises de Camden-House. Les écuries renferment trois ou quatre chevaux de selle pour le prince impérial, son aide-camp M. Duperré et le baron Clary.

Quant à l'existence que mène le prince, elle est celle d'un écolier. M. Filon continue son éducation, et M. Duperré lui donne des leçons de mathématiques. Il a eu avant-hier quinze ans, et sa santé paraît être tout à fait raffermie. Il est grand pour son âge, d'une souplesse remarquable, et, comme le fut son père, adroit à tous les exercices du corps.

Les événements dont la France a été la victime n'ont pas passé sur lui sans y laisser leurs traces. Il est déjà sérieux, grave, et rit peu, même au milieu de ses jeux, pour lesquels il n'a qu'un seul compagnon, le jeune Conneau.

Lui, non plus, ne sort pas souvent du parc de la villa Camden, et même depuis quelques semaines il n'y court plus en toute liberté, plusieurs tentatives ayant été faites pour l'enlever ou l'assassiner.

Il y a quinze jours à peine, deux Italiens, qui jusqu'ici n'ont pas voulu dire leurs noms, furent arrêtés dans le parc où ils s'étaient introduits par escalade.

Aussi, maintenant, le prince Louis ne joue-t-il plus que sur les pelouses qui sont à peu de distance de l'habitation, et surveillé par une espèce de cordon sanitaire qu'aucun inconnu ne peut franchir.

Cette tentative d'assassinat contre le jeune prince de quinze ans exilé est bien de nature à inspirer de tristes réflexions.

## ELECTIONS.

Le *Canadien* de Québec fait une excellente suggestion pour diriger les électeurs dans le choix des candidats :

« Dans le Haut-Canada, dit-il, chaque paroisse nomme des délégués. Réunis ensemble en convention, ils font choix d'un ou de deux candidats, et une fois le choix décidé, le candidat peut compter sur son élection. »

« Ce n'est pas le premier venu qui s'impose aux électeurs. Ce sont les électeurs qui demandent et choisissent leurs représentants. »

Cette suggestion mérite considération. Si on la suivait, on ne verrait pas tant d'hommes capables et honorables négligés et oubliés.

Puisse le peuple démontrer aux prochaines élections qu'il sait distinguer entre le faux et le vrai, entre le mérite et la médiocrité ! Que dans chaque comté quelqu'un se mette à l'œuvre pour éclairer les électeurs et les engager à nous donner des représentants capables d'honorer leur pays et de lui rendre des services !

## NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

Joseph et Cyrille Dion ont battu Rudolphe et Deery au billard.

Le général Faily a envoyé un cartel au Maréchal McMahon, mais Napoléon a empêché le duel.

Il est rumeur que l'agent de la Banque de Montréal à Perth, un M. Stewart, est parti emportant avec lui plus de \$20,000.

M. James Kelwe, de Miltown, N. B., possède un mouton à huit jambes. Ce mouton a aussi deux corps parfaitement distincts jusqu'aux épaules.

Le gouvernement local a décidé que le point de jonction des deux lignes du chemin de fer du Nord serait dans les limites de la cité de Montréal.

Un Louisianais entreprenant a assuré sa vie pour \$50,000 ; puis a loué pour \$10,000 un assassin qui lui a brûlé la cervelle. Il laisse une veuve inconsolable.

Le général Moltke était candidat conservateur dans huit arondissements aux dernières élections allemandes. Il a été battu dans sept et élu seulement dans le huitième.

Voici l'âge des ministres du gouvernement de M. Thiers : Thiers, 74 ; Dufaure, 73 ; Larcy, 65 ; Favre, 62 ; Le Flo, 61 ; Simon, 57 ; Lambrecht, 52 ; Picard, 50. Cinq sont avocats : MM. Thiers, Dufaure, Larcy, Favre et Picard.

On dit que l'empereur de Russie est devenu un véritable ivrogne ; rien ne peut l'empêcher de se livrer à sa terrible passion. Les ivrognes ont coutume de dire qu'ils boivent pour noyer leurs chagrins : quel chagrin pourrait-il bien avoir ce grand empereur ?

Il y a dans la chambre des représentants à Washington, 131 avocats, 25 fermiers, 24 marchands, 11 médecins, 11 journalistes, 6 banquiers, 5 manufacturiers, 4 marchands de bois, 3 directeurs de chemins de fer, 3 hommes d'affaires générales, 2 hommes du clergé et un instituteur.

PREMIER VAPEUR A MONTREAL.—C'est le *Berthier*, capt. Charles Daveluy, qui est entré le premier dans le port de Montréal cette année, le 10 avril ; l'an dernier, ce fut le 21 avril que les vapeurs *Trois-Rivières*, *Berthier*, *Chambly* et *Terrebonne* faisaient leur première apparition dans le port de Montréal.

FIÈVRES TYPHOÏDES A RIMOUSKI.—Il paraît que les fièvres typhoïdes sévissent gravement à Rimouski, depuis une couple de semaines. Au palais épiscopal, trois personnes, atteintes de la maladie, en sont mortes. Un grand nombre d'autres sont dans un état très-précaire. On dit que la maladie a eu son origine dans le séminaire du lieu. Elle se propage rapidement.

Le steamer *Great Eastern* fera régulièrement le service entre New-York et Liverpool, durant le mois de mai, afin de donner toute facilité aux excursionnistes d'assister à la grande exhibition qui s'ouvrira à Londres le premier mai.

Le steamer sera équipé pour la circonstance et le prix sera de \$25 seulement. On disait, il y a quelques jours, que MM. Allan avaient l'intention d'organiser un service semblable ; mais rien n'a encore été publié à ce sujet.

Samedi soir, dit *l'Événement*, quelques coquins s'introduisaient, en enfonçant la porte, dans une maison de la rue St. Eustache, occupée par une vieille célibataire, Elizabeth Hare. Mlle Hare était seule alors dans la maison, les autres occupants étaient allés à Lévis y passer le jour de Pâques chez des amis.

Dire la frayeur de la vieille fille n'est guère possible. C'est bien le moment où elle a regretté de ne pas avoir un mari ; elle a pesté contre le célibat qui lui créait une situation aussi critique.

Les vauriens, ils n'étaient pas bien braves non plus ; peut-être en étaient-ils à leur coup d'essai ? En trouvant la maison habitée, ils se retirèrent au pas de course en laissant Mlle Hare toute pétrifiée sur sa chaise.

M. Lawrence Cayley, demeurant en la paroisse de St. Clément de Beauharnois, et ingénieur de son métier sur les vaisseaux à vapeur, s'était rendu, ces jours derniers, à Chambly pour y rejoindre son navire. Le dix du courant au matin, il se sentit tout à coup indisposé, et avant que le médecin, appelé en toute hâte, put lui porter secours, il succombait. M. Cayley était natif d'Irlande et arriva en Canada en même temps que son seul frère, M. Cayley, M. P. P. pour Beauharnois. Ses restes ont été transportés de Lachine ici, dans une chaloupe. Il laisse une épouse, la fille de son père adoptif, et deux enfants en bas âge.

UN PROCES QUI S'EMBROUILLE.—Une scène étrange s'est passée, à Pile du Prince-Édouard, dans un procès pour tentative de meurtre. Donald McDonald (le fils du prisonnier) ayant été assermenté jura d'abord qu'il était couché et qu'il dormait lorsque l'attentat avait été commis, et ayant été ré-examiné, par M. Hodgson (le conseil du prisonnier), il déclara, probablement pour sauver son père que c'était lui qui était coupable. On voit d'ici l'ébahissement de la cour. Tous les procédés furent suspendus et le juge envoya en prison le jeune McDonald pour subir son procès pour parjure et tentative de meurtre.